



Espace analytique de Belgique
Association pour la formation et la recherche psychanalytique

L'angoisse n'est pas sans objet¹

Communication du 8 juin 2013– Journée d'été.

Caroline Boland

Freud, l'affect, l'angoisse et la butée de la cure

Colette Soler introduit son ouvrage en reprenant le postulat originel de Freud : les symptômes, accompagnés des affects qu'ils génèrent, sont des formations de l'inconscient. Ils ne permettent donc pas d'interpréter directement l'inconscient, lui-même constitué de représentations. Lors de l'opération de refoulement, ce sont les représentants de la représentation qui sont refoulés, et non l'affect.

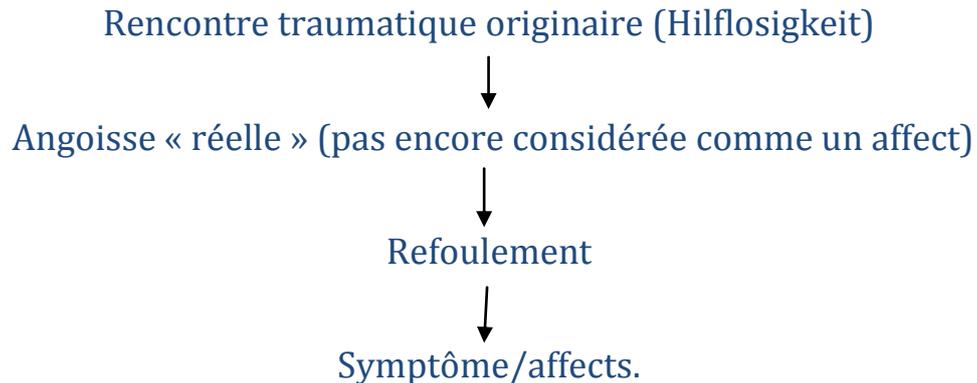
L'affect n'est donc pas refoulé mais déplacé (la notion de déplacement étant émise par Freud, Lacan quant à lui parlera plutôt de métonymie de l'affect). Il nous suffit de penser à l'exemple décrit par Freud dans « Esquisse d'une psychologie scientifique » lorsqu'il parle de sa petite patiente phobique qui n'osait plus entrer dans les magasins (il s'agissait par là non pas d'une phobie des magasins mais bien de premiers émois sexuels éprouvés). Il démontre alors avec ce cas clinique que l'affect passe de représentations en représentations et trompe sur son origine : il est « déconnecté de sa cause originelle ». Autant dire que les affects ne sont pas les alliés de l'interprétation. L'affect s'éprouve, éprouve le sujet, mais ne prouve rien...

Cependant, Freud va plus tard énoncer son verdict sur le roc de la castration, en plaçant au commencement du destin des petits hommes l'expérience d'une « excitation » immaîtrisable qui dépasse le sujet et génère une angoisse qu'il qualifie de « réelle ». En 1926, dans « Inhibition, symptôme et angoisse », il fait de l'angoisse le premier des affects comme effet de la rencontre traumatique à l'origine de toute névrose.

¹ Lecture du premier chapitre du livre *Les affects lacaniens* de Colette Soler.

Freud confère dès lors, nous dit Colette Soler, un statut bien spécifique à cet affect : il est à la fois effet et cause. Effet d'une rencontre réelle de ladite excitation, mais cause du refoulement qui va générer les symptômes et se répercuter en séquelles d'affects postérieurs (dit-elle), au premier rang desquels il place l'« angoisse-signal » qui est à la fois mémorial et avertissement.

Au vu de cette démonstration, nous pourrions être face au schéma chronologique suivant :



L'entrée par les affects selon Freud va permettre à Colette Soler de situer précisément une des modalités de reprise de la pensée freudienne par Jacques Lacan. Car, si pour Freud les affects originaires issus du trauma initial que l'on peut nommer « angoisse de castration » obéissent à la répétition, et que le transfert est répétition, on perçoit « aisément » la butée de la cure, voire les impasses de la fin de l'analyse.

Lacan, l'angoisse et l'objet

1. Angoisse comme affect d'exception

Du séminaire sur l'angoisse, Colette Soler retient avant tout que l'angoisse est l'affect qui « ne trompe pas », s'appuyant ainsi sur la thèse de Lacan en ce qui concerne l'objet petit a : nous y reviendrons plus tard dans le texte. Cette affirmation prend son relief sur fond du postulat freudien : l'affect ment sur sa cause lorsqu'il se déplace.

C'est pour cette raison que Colette Soler nomme l'angoisse « un affect d'exception ». Contrairement aux autres affects, l'angoisse ne trompe pas sur la cause, mais au contraire est arrimée à ce qui la produit ; et elle concerne tant le corps que le sujet. Nous pensons aux sujets qui tentent de mettre des mots sur leur angoisse et qui bien souvent n'y arrivent pas, excepté en exprimant un vécu corporel : boule dans la gorge, sentiment de glisser, d'étouffer, ...

Cependant, arrivée à cet instant de son élaboration, Colette Soler insiste sur la différenciation que Lacan opère entre l'angoisse et la peur.

Dans la peur, l'auteure énonce que : « *la caractéristique de l'angoisse manque, en ce sens que le sujet n'est ni étreint, ni concerné, ni intéressé au plus intime de lui-même* ». Pour Lacan l'angoisse a dès lors trois caractéristiques: une menace obscure, éprouvée (1), dont le sujet ne saurait dire la nature (2), mais dont il ne peut douter qu'elle le concerne (3). Le sujet vit donc l'imminence de quelque chose d'insu et qui pourtant le vise. Et Colette Soler de pointer le paradoxe : aussi poignante que soit l'angoisse, elle n'est pas ennemie de la preuve... Elle citera d'ailleurs plus loin Lacan qui parle « d'atroce certitude ». L'angoisse se situe donc entre énigme et certitude, arrimée comme nous l'avons dit plus haut à ce qui la produit. Pour Jacques Lacan, commencer à en dire quelque chose fut l'enjeu de son séminaire sur l'angoisse.

2. L'angoisse n'est pas sans objet

Arrivés à ce stade de l'ouvrage, une question majeure s'est imposée à nous. L'auteure dit, je cite : « *la certitude clinique de l'angoisse indique sans conteste qu'elle réfère non au signifiant trompeur (toujours prêt à disparaître au profit d'un autre), mais à un réel (et je ne dis pas : le réel) qu'il s'agit de cerner* ». Nous avons eu l'occasion d'aller écouter Madame Soler en janvier 2014 et avons tenté de poser la question de cette différence qu'elle semble émettre entre « un réel » et « le réel ». Elle y a donné une réponse en toute amicalité, mais ce concept reste pour nous encore un « point de butée » qui mériterait un approfondissement certain et intéressant !

Pour revenir au texte, Colette Soler insiste sur le fait que telle était la thèse de Freud (le symbolique trompe sur le réel), et que Lacan reprend cette dernière en la modifiant : le signifiant n'est pas tant la trace du réel que le représentant d'un sujet qui a fait son « apparition dans le réel » par effacement de la trace, justement – effacement qui trompe sur le réel et qui ouvre à la métonymie, au glissement infini dans la chaîne des substitutions. A ce réel, et selon Colette Soler, l'angoisse est amarrée de façon double : elle est produite par lui et il est son référent inamovible. Nous revenons dès lors au concept effet-cause de Freud, et « découvrons » sous une forme nouvelle la formule centrale du séminaire : l'angoisse « n'est pas sans objet », cet objet a dont elle est précisément l'index. Freud, quant à lui, parle de « signal ».

Pour la première fois, avec l'angoisse, Lacan met en évidence un affect qui a la fonction de révéler ce que le signifiant ne peut pas révéler : un réel. A

partir de là, Lacan va tenter de théoriser sa notion d'objet a. Comme le dit Colette Soler : « *Drôle d'objet que cet objet a de Lacan. Les formules par lesquelles il l'approche brillent par leur étrangeté autant parfois que par leur hétérogénéité, au moins apparente.* »

Tentons à présent de reprendre une définition de l'objet a : non représentable comme tel (ni par une image ou un signifiant), il est constitué d'un manque, d'un vide que les zones érogènes enserrent « et que tous les objets qui ne manquent pas dans la réalité cherchent à faire oublier ». Et pourtant c'est lui qui est objet cause du désir et voie par laquelle les « plus de jouir » viennent au désir. En pensant-créant l'objet a, c'est bien évidemment aussi toute la relation d'objet que Lacan repense. C'est à ce moment que Colette Soler revient au concept d'angoisse, ou plutôt à son référent, ce dernier étant l'objet cause mais en tant que cause du désir de l'Autre c'est-à-dire sans avoir la commande de son propre désir : l'angoisse se produit donc quand quelque chose apparaît, ou va apparaître, dans cette place vide, quand donc « le manque manque », convoquant la présence de cet hôte insaisissable en image ou en mot. Quelque chose apparaît ou disparaît comme le montrent les divers exemples.

Voici pour illustrer notre propos la fin du texte présenté par une patiente lors d'un stage au sein de « La Borde » auquel l'une d'entre-nous a participé. Il nous semblait en lien avec ce propos du manque de manque : « *Le fond. Les bords du trou, ça permet encore de jouir de vertiges intérieurs, or maintenant, c'est de l'absence que je reconstitue à partir de la présence. C'est comme une amputation, quelque chose que je tue en moi-même (...) Ce que je vivais avant c'était sans trou, hors-trou. C'est comme si j'étais là pour reconstituer un vertige intérieur, l'espace est là, je suis devenue « là ».* »

Mais dès lors, comment ce « quelque chose » apparaît-/disparaît-il? Lacan souligne que paradoxalement c'est par l'apparition ou la disparition dans le champs perceptif que l'on peut trouver la trace du manque de manque, de l'absence de cette place laissée vide par l'opération inaugurale, la perte première (comme lorsque le miroir ne reflète plus d'image dans le Horla de Maupassant ou quand le bruit inattendu vient surprendre le voyeur).

Entre Freud et Lacan, que devient l'angoisse ?

A ce stade de son élaboration, Colette Soler nous indique que préciser ce que sont les conjonctures de l'angoisse ne nous dit pas encore ce qu'elle est comme affect, dans son essence.

Pour elle, il s'agit d'un moment de « destitution subjective », soit l'imminence de se réduire à l'objet. C'est une destitution spontanée, sauvage, et qui se répète sans instruire le sujet, ne faisant que l'effrayer dans son horrible certitude, à la différence de la destitution didactique de fin d'analyse avancée par Lacan. Le signifiant « moment » prend alors toute son importance ! Tandis que le sujet est glissement le long de la chaîne qui préside au vecteur temporel, l'angoisse survient sur le mode de la coupure, elle suspend l'horloge. Colette Soler avance que cette considération de l'angoisse-coupure vient donner à l'affect une portée ontologique, révélatrice de l'être du sujet. Sur ce point, là où Freud plaçait l'angoisse sur le manque à avoir (angoisse de castration), Lacan la place quant à lui sur le manque à être (angoisse liée au manque de manque, de vide, vide laissant place à la subjectivation au travers du désir...). Et Colette Soler d'écrire : « *L'angoisse apparaît chaque fois qu'un parlant éprouve qu'il est en passe, c'est le cas de le dire, de se réduire au statut d'objet, chaque fois qu'il est menacé de n'être rien d'autre que cet « obscur objet »* (du désir de l'Autre).

Pour tenter de conclure cette présentation, peut-être pouvons-nous nous autoriser un parallèle avec le passage à l'acte décrit par certains comme « moment hors-sujet » ? Nous pensons à une patiente ayant échappé de justesse à une tentative de suicide (une amie s'est rendue à son domicile, s'inquiétant que la patiente ne réponde pas au téléphone ; sans son intervention, la patiente serait décédée quelques heures après, suite à l'ingestion importante de médicaments). Quand nous avons pu nous voir et commencer les séances, d'abord pendant son hospitalisation, puis à sa sortie, il était évident que cette dame ne pouvait rien en dire. Comme observatrice de l'extérieur, elle nous décrivait les gestes qui s'étaient succédés les uns après les autres pour organiser son suicide, mais impossible pour elle de tenter d'y mettre une empreinte émotionnelle ou d'exprimer un quelconque affect. Comme si il n'y avait pas de sujet lié à ce moment et que s'opérait une coupure dans le temps et la signifiante. Or nous pouvons peut-être penser que justement l'angoisse à cet instant est apparue, envahissante. Ne sachant rien en dire sur le moment (chose qu'elle élaborera bien des années plus tard), il ne lui restait sans doute que la possibilité de ce « dire par l'acte » qu'était le suicide...

Bibliographie

Dor, J., *Introduction à la lecture de Jacques Lacan*, Paris, Denoël, 1994.

Freud S., « Esquisse d'une psychologie scientifique », *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1948.

Freud S., *Inhibition, symptôme, angoisse*, Paris, PUF, 1926.

Lacan J., *Le Séminaire, L'angoisse, Livre X*, Paris, Seuil, 2004.

Soler C., *Les affects lacaniens*, Paris, PUF, 2011.